

---

## *La naissance de l'homo analyticus*

### *Pour une histoire de l'idée d'analyse*

#### *1. Le contexte historique de « notre » interrogation*

Nous allons tout d'abord définir la position d'où nous nous interrogeons sur l'idée d'analyse.

À l'origine de notre interrogation, il y a certainement la psychanalyse qui nous invite à y réfléchir, mais sans doute cela n'a-t-il pas les mêmes implications en France et au Japon. La présence relativement faible de la psychanalyse au Japon, justifiée d'ailleurs par Lacan qui affirme que les Japonais n'ont pas besoin d'être psychanalysés, nous pose au moins un problème. Non que nous les Japonais ayons moins de problèmes d'ordre psychique, loin de là (nous avons par exemple plus de trente mille suicidés chaque année au Japon ces dix dernières années) mais c'est que nous préférons à la psychanalyse d'autres façons de les articuler et d'y faire face. D'où vient cette préférence ? La question est en fait double, puisqu'elle interroge non seulement notre société qui manifeste une certaine résistance à la psychanalyse, mais aussi la psychanalyse elle-même, ou ce qu'elle est et ce qu'elle fait pour mériter une telle résistance. Sheryl Turkle, sociologue américaine, a une fois comparé la psychanalyse à « un écran où la culture projette ses intérêts et ses valeurs »<sup>1</sup>, mais on pourrait dire que cette projection met également en relief les accidents de cette surface qu'est la psychanalyse. D'un tel point de vue, le cas du Japon, ou « la chose japonaise » constitue sans

1. « [...] [P]sychoanalysis can be a screen onto which a culture projects its preoccupations and values » (Sherry Turkle, *Psychoanalytic Politics. Jacques Lacan and Freud's French Revolution*, 2<sup>nd</sup> edition, New York/London, The Guilford Press, 1992, p. 48).

doute un cas extrême où se pose la question de la possibilité et de l'impossibilité de la psychanalyse.

Cela dit, il faut souligner que je n'ai aucune intention de conclure à l'imperméabilité principielle de la société japonaise à la psychanalyse, car notre société est elle-même en pleine mutation ; il se peut que cette mutation aille dans le sens de favoriser l'introduction de la psychanalyse. Autrefois, ceux qui fréquentaient les psychiatres craignaient que ce soit « mal vu », et que cela nuise à leur réputation sociale ; il leur fallait par conséquent surmonter un obstacle psychologique considérable pour se décider à entrer dans la consultation psychiatrique. Mais depuis environ quinze ans, pendant cette période postérieure à l'éclatement de la bulle économique du début des années 90 (période que nous avons l'habitude d'appeler « dix années perdues »), on a tenté de « dédramatiser » la fréquentation des experts de la santé mentale, pour faire face à la forte augmentation du nombre de personnes souffrant de dépression, provoquée par des conditions de travail difficiles et aboutissant souvent à la tentative de suicide : une série de campagnes médiatiques a d'ailleurs eu pour slogan que la dépression est comme un rhume qu'attrape notre cœur (esprit) (「うつは心の風邪」), et que l'intervention précoce permet d'éviter son aggravation <sup>2</sup>. Ce qui fait que les Japonais sont de plus en plus nombreux à fréquenter un psy. Mais cette nouvelle situation qui se présente autour des métiers relatifs à la santé mentale, si elle peut favoriser l'implantation de la pratique psychanalytique au Japon, ne sera pas sans exiger une réinvention de la psychanalyse, dans un nouveau contexte culturel et historique, comme c'était le cas de la France, qui nous en offre un bel exemple.

Il y a plus d'une conception de ce qu'on appelle la psychanalyse, elle peut varier d'une époque à l'autre et d'une société à l'autre ; son histoire est là pour nous le démontrer. Mais sa variation a naturellement ses

---

2. Au Japon, le problème de la santé mentale, ou *mental health care*, se pose souvent dans le contexte de la gestion du travail. De ce point de vue, « les directifs pour la santé mentale des travailleurs dans les entreprises (事業場における労働者の心の健康づくりのための指針), fixés par le Ministère de la santé et du travail (Kōsei-rōdō-shō) en 2000 et révisés en 2008 comme « les directifs pour le maintien et le développement de la santé mentale des travailleurs (労働者の心の健康の保持増進のための指針) » marquent un point tournant au niveau des mesures prises par le gouvernement.

limites. Jusqu'où la psychanalyse peut-elle se renouveler et se réinventer, sans cesser d'être elle-même ? C'est une question qui m'intéresse beaucoup, moi qui me sens plus ou moins condamné par la sentence de Lacan, à être à jamais étranger à cette pratique, qui vois dans l'évolution de la société japonaise une chance de son éventuelle implantation, et qui, en tant que chercheur, espère que l'on verra sans doute se dégager de sa variation à la fois le contour de la psychanalyse et de la culture où elle s'est implantée. J'espère que cette question intéressera également les cliniciens et les chercheurs français travaillant dans ce domaine, puisqu'en France, en dépit de la présence marquante de la psychanalyse, la restructuration de métiers en santé mentale n'est pas exclue, qui viendrait redéfinir la psychanalyse. Et cette question concernant l'identité de la psychanalyse, les psychanalystes français à l'époque immédiatement postérieure à la seconde guerre mondiale, ont dû se la poser certes sous un autre angle mais dans une urgence extrême, lorsqu'ils eurent à mettre en place un système destiné à la formation des psychanalystes, car la transmission de cette pratique allait de pair avec sa redéfinition foncière. Que fait-on, finalement, lorsqu'on dit psychanalyser ? Qu'est-ce que le psychanalyste est censé faire dans sa pratique ? Quelle est cette pratique, pour qu'elle soit digne de son nom ? C'est en fin de compte à cette question, nous semble-t-il, que Lacan a tenté de répondre.

Or dans cette tentative lacanienne de réponse où l'idée d'analyse est interrogée de la manière la plus intense, il se passe quelque chose qui attire notre attention. Il nous semble qu'en essayant de redéfinir la psychanalyse, Lacan est amené à privilégier un élément qui n'entre pas nécessairement dans la conception dominante de l'analyse, où on l'entend le plus souvent au sens de *décomposition*. Ce sera l'un des points que nous essayerons de montrer dans notre discussion, mais cet élément, que nous désignons provisoirement par le terme de *supposition*, n'est pourtant pas étrangère à l'histoire de cette notion : comme nous le verrons dans la suite, il marque l'origine même de l'idée d'analyse, qui remonte jusque dans l'Antiquité grecque, bien qu'il soit ensuite passé au second plan, au profit de la conception « décompositionnelle ». Et par rapport à cette configuration notionnelle de longue date, la conception de l'analyse que Lacan propose du psychique, nous

semble avoir franchi un pas essentiel, en réhabilitant son moment proprement « suppositionnel ».

Mais si la conception lacanienne de l'analyse, telle que nous pouvons la repérer dans sa redéfinition de la psychanalyse, est caractérisée par la distance qu'elle prend par rapport à sa conception traditionnelle, elle n'a pas été formée à la suite d'une brusque mutation : au contraire, sa voie a été frayée par d'autres conceptions qui la précèdent. Faute de pouvoir les examiner de manière exhaustive, nous proposons aujourd'hui, pour introduire notre propos, et surtout établir les repères permettant de définir l'espace où se développe la conception lacanienne de l'analyse – car à cette époque où la conception de la psychanalyse se trouve défiée de plus d'une manière, il nous semble nécessaire, sinon de l'inscrire dans l'histoire globale de l'idée d'analyse, mais du moins de la situer par rapport à elle, pour savoir où nous en sommes et dans quel sens il nous faudrait nous orienter –, de reprendre deux moments de l'histoire de l'idée d'analyse, dont chacun appartenant à une époque différente représente une configuration spécifique de cette notion.

## 2. Une « tricherie scientifique »

Nous proposons de prendre notre point de départ à une certaine « tricherie scientifique », qui n'est pas celle dont on a beaucoup parlé à la fin du siècle passé, mais celle qui a été dénoncée, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, par un personnage qu'a créé Edgar Poe, dans un texte qui fut publié en 1845. Il s'agit de « la lettre volée », texte bien connu, qui a marqué en quelque sorte l'histoire de la psychanalyse en France, et qui fait l'objet d'innombrables commentaires, tant littéraires que psychanalytiques. Mais un sentier bien battu peut cacher des embranchements bien intéressants, et c'est le cas pour ce « mythe de référence » de la psychanalyse française. Vous vous souvenez peut-être du passage où les personnages discutent sur l'identité du Ministre D, pour savoir s'il est poète ou mathématicien. Au narrateur qui s'est dit certain que le ministre était mathématicien et non pas poète, comment Dupin a-t-il répondu ? Je cite sa réponse ainsi que les échanges qui la suivent :

– Vous vous trompez ; [dit Dupin] je le connais fort bien ; il est poète *et* mathématicien. Comme poète et mathématicien, il a dû raisonner juste ; comme simple mathématicien, il n'aurait pas raisonné du tout, et se serait ainsi mis à la merci du préfet.

– Une pareille opinion, dis-je [dit donc le narrateur], est faite pour m'étonner ; elle est démentie par la voix du monde entier. Vous n'avez pas l'intention de mettre à néant l'idée mûrie par plusieurs siècles. La raison mathématique est depuis longtemps regardée comme la raison *par excellence*.

– *Il y a à parier*, – répliqua Dupin, en citant Chamfort, – *que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre*. Les mathématiciens, – je vous accorde cela, – ont fait de leur mieux pour propager l'erreur populaire dont vous parlez, et qui, bien qu'elle ait été propagée comme vérité, n'en est pas moins une parfaite erreur. Par exemple, ils nous ont, avec un art digne d'une meilleure cause, accoutumés à appliquer le terme *analyse* aux opérations algébriques. Les Français sont les premiers coupables de cette tricherie scientifique ; mais, si l'on reconnaît que les termes de la langue ont une réelle importance, – si les mots tirent leur valeur de leur application, – oh ! alors, je concède qu'*analyse* traduit *algèbre*, à peu près comme en latin *ambitus* signifie ambition ; *religio*, religion ; ou *homines honesti*, la classe de gens honorables <sup>3</sup>.

Cette dénonciation de la « tricherie scientifique », que les mathématiciens d'aujourd'hui écarteraient avec indignation, et d'ailleurs avec raison, comme accusation calomnieuse qui relève de la chicanerie, n'est pourtant pas sans un arrière-plan historique. Si les Français sont indiqués comme « les premiers coupables de cette tricherie scientifique », (« *the originator of this particular deception* » dans le texte original), c'est d'abord parce que le terme d'analyse a été mis en usage pour désigner l'opération qu'on avait appelée « algèbre », par un mathématicien français, François Viète (1540–1603), dont la période d'activité est immédiatement antérieure à celle de Descartes (1596–1650), et qui est

3. Edgar Allan Poe, « La lettre volée », in *Histoires extraordinaires*, tr. par Charles Baudelaire, Paris, Michel Lévy frères : Librairie nouvelle, 1875, pp. 65–66.

connu pour avoir frayé la voie de la géométrie analytique dans l'époque moderne, en élaborant le système de notation algébrique. Mais pourquoi Viète a-t-il besoin d'un nouveau terme ? Y a-t-il d'autres raisons que de permettre à ce savoir qui était encore proche du savoir-faire, issu d'ailleurs du besoin de calcul dans les activités mercantiles, et dont le nom marquait clairement son origine étrangère, de s'intégrer dans la filiation authentique de la science occidentale, à l'aide de ce terme dérivé du grec, langue à laquelle on a l'habitude de recourir lorsqu'il s'agit de constituer une terminologie scientifique<sup>4</sup> ? Le mot de « tricherie » est certes très fort, mais Poe n'a-t-il pas raison de la faire dénoncer par Dupin, si, comme l'affirme Carl B. Boyer, historien de mathématiques, le terme d'analyse a graduellement perdu sa connotation platonicienne chez les successeurs de Viète, pour ne s'employer finalement que

4. Tel est le point de vue suggéré par Louis Charbonneau : « L'approche de Viète transforme donc fondamentalement l'algèbre. Cette dernière n'est plus vue comme une arithmétique généralisée. D'une part, elle recueille de sa filiation avec l'analyse le prestige attribué aux mathématiques grecques. Elle peut alors prétendre se situer parmi les plus nobles domaines mathématiques, ce que sa relation avec le monde marchand et le monde arabe ne lui permettait pas auparavant. D'autre part, maintenant indépendante de l'arithmétique et de la géométrie, elle acquiert un pouvoir démonstratif qu'elle n'avait jamais eu précédemment. Elle demeure avant tout un outil, mais un outil maintenant noble » (Louis Charbonneau, « L'algèbre au cœur du programme analytique », in Evelyne Barbin, Anne Boyé (éd.), *François Viète. Un mathématicien sous la renaissance*, Vuibert, Paris, 2005, p. 67. Cf. "The very expressions "algebra" or " algebra et almucabala" clearly belong for Vieta to this barbarian "pseudo-terminology"(Jacob Klein, *Greek Mathematical Thought and Origin of Algebra*, tr. by Eva Braun, MIT Press, 1968, p. 153). La prise de position de ces auteurs est fondée par ce passage dans la dédicace de *l'Introduction en l'art analytique* : « L'art que je produis aujourd'hui est un art nouveau, ou du moins tellement dégradé par le temps, tellement sali et souillé par les barbares, que j'ai cru nécessaire de lui donner une forme entièrement neuve, et après l'avoir débarrassé de toutes ses propositions erronées, afin qu'elle ne retint aucune souillure, et qu'elle ne sentit la vétusté, imaginer et produire des mots nouveaux aux quels les oreilles étant jusqu'à présent peu habituées, il sera difficile que plusieurs personnes n'en soient pas dès le seuil même épouvantées et offensées. Tous les mathématiciens savaient que sous leur Algèbre ou Almucabala qu'ils vantaient et qu'ils nommaient *le Grand art*, étaient cachées des masses d'or incomparables, mais ils ne les trouvaient pas » (François Viète, « A la très-illustre Princesse Mélusine Catherine de Parthenay, mère très-pieuse des Seigneurs de Rohan », in : Vaulézard, *La nouvelle algèbre de M. Viète*, précédé de *Introduction en l'art analytique*, Corpus des œuvres de philosophie de langue française, Fayard, 1986, p. 371).

comme un autre nom des opérations algébriques<sup>5</sup> ?

C'est une question à laquelle nous tenterons de répondre dans la suite. Toujours est-il qu'aux yeux de Poe, l'analyse a une dimension qui lui est propre, irréductible à une simple opération symbolique, comme on peut le constater dans les premières pages du récit intitulé « Double assassinat dans la rue Morgue ». Là également, Poe commence par définir l'analyse négativement, par la distance qui la sépare des opérations arithmétiques, en stipulant qu'« en somme, tout calcul n'est pas en soi une analyse »<sup>6</sup>. Mais lorsqu'il s'agit ensuite de la définir positivement, il nous propose des facultés essentielles pour « l'analyste » – au sens ici d'une personne ayant le don de l'analyse – qui n'ont pas été nécessairement associées à l'idée ordinaire d'analyse. L'analyse ne consiste pas selon lui à démêler la complexité produite par un grand nombre de règles établies, comme au jeu d'échec. Celui-ci met à l'épreuve la maîtrise infaillible de ces règles complexes, alors que dans des jeux plus simples, jeu de dame ou *whist*, on exerce une autre faculté. Puisqu'il n'y qu'un nombre limité de possibilités, et qu'on ne peut s'attendre à des étourderies de l'adversaire, on est amené à *mobiliser des éléments qui ne sont pas dans le jeu*. Voyons comment Poe s'explique :

Mais c'est dans les cas situés au-delà de la règle que le talent de l'analyste se manifeste ; il fait en silence une foule d'observations et de déductions. Ses partenaires en font peut-être autant ; et la différence d'étendue dans les renseignements ainsi acquis ne gît pas tant dans la validité de la déduction que dans la qualité de l'observation. L'important, le principal est de savoir ce qu'il faut observer. Notre joueur ne se confine pas dans son jeu, et bien que ce jeu soit l'objet actuel de son attention, il ne rejette pas pour cela les déductions qui naissent d'objets étrangers au jeu<sup>7</sup>.

La physionomie de l'adversaire, sa manière de distribuer les cartes, ses regards, ses paroles accidentelles et involontaires, « tout est pour lui

5. Carl B. Boyer, *History of Analytic Geometry*, New York, London, Sidney, Scripta Mathematica, 1956, p. 65.

6. Edgar Allan Poe, « Double assassinat dans la rue Morgue », *ibid.*, p. 2.

7. Edgar Allan Poe, « Double assassinat dans la rue Morgue », *ibid.*, p. 4.

symptôme, diagnostic, tout rend compte à cette perception, – intuitive en apparence – du véritable état des choses »<sup>8</sup>. Il nous faut pourtant souligner que Poe ne parle pas ici de l'analyse comme une perspicacité divine ou une intuition diabolique qui atteint d'emblée le cœur des choses. Elle est déterminée par son extériorité par rapport au jeu. Ou plus précisément, il se dégage de ce passage une figure bien singulière de « l'analyste », qui se tient en quelque sorte aux limites mêmes du jeu : est analyste celui qui sans se contenter du jeu avance au-delà d'une simple application de règles et de ce qui s'en découlent ... mais pour faire quoi ? Comme l'annoncent les phrases initiales<sup>9</sup>, c'est le récit même de « Double assassinat » qui en constituerait la réponse. Nous nous contentons ici de remarquer que cette figure de « l'analyste », définie pour ainsi dire par son dépassement de la figure caricaturalement réduite du « mathématicien », semble se superposer sur celle du « poète », lui aussi défini par le fait de ne pas être un « simple mathématicien ». Pourrait-on en conclure l'identité du « poète » et de « l'analyste » chez Poe ? Pourrait-on concevoir une poétique de l'analyse – ou une analytique de la poésie – qui serait à l'origine de sa création ? Est-ce là le germe d'une nouvelle idée de l'analyse ?

Un élément nous encourage à aller dans ce sens : en effet, nous avons un témoignage précieux du poète lui-même, sur le *modus operandi* de sa création poétique : en critiquant « une erreur radicale dans la méthode généralement usitée pour construire un conte », qui consiste à le composer à tout hasard, sans aucun plan préalable, Poe dit commencer dans l'élaboration de son œuvre par la considération d' « un *effet* à produire »<sup>10</sup>, et ensuite la construire de manière à ce qu'elle le produise effectivement. Il prend un exemple bien précis de création poétique, pour démontrer « qu'aucun moment de la composition ne peut être au hasard ou à l'intuition, et que l'ouvrage a marché, pas à pas, vers sa solution avec la précision et la rigoureuse logique d'un problème mathé-

8. Edgar Allan Poe, « Double assassinat dans la rue Morgue », *ibid.*, p. 4.

9. « Les facultés de l'esprit qu'on définit par le terme *analytiques* sont en elles-mêmes fort peu susceptibles d'analyse. Nous ne les apprécions que par leurs résultats » (Edgar Allan Poe, « Double assassinat dans la rue Morgue », *ibid.*, p. 1).

10. Edgar Allan Poe, « Le genèse d'un poème », in *Histoires grotesques et sérieuses*, tr. par Charles Baudelaire, Michel Lévy frères, Editeurs, 1871, p. 346.



matique »<sup>11</sup>.

Cette méthode rétrograde que Poe affirme avoir adoptée dans la composition du poème « Le Corbeau (*The Raven*) », nous invite à penser qu'il la conçoit à l'instar du procédé qu'on peut qualifier d'« analytique », à condition pourtant d'entendre ce terme non pas à son sens dominant et courant de « décomposition », mais à un autre sens non moins authentique, qui est celui de « supposition ». Mais au lieu de suivre plus loin ce fil conducteur qui reste encore hypothétique, il nous faut maintenant définir plus clairement la configuration notionnelle de l'analyse, telle qu'on peut l'observer d'abord dans le monde antique, pour la comparer ensuite avec celle qui a pu s'organiser au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle, grâce aux contributions mathématiques et philosophiques de Viète et de Descartes.

### 3. La double origine de « l'analyse »

#### a) La conception « géométrique » de l'analyse : la supposition

Il ne s'agit pas ici de déterminer quelle est la définition la plus ancienne de l'idée d'analyse. Mais qu'Aristote mentionne la démarche « analytique » employée dans les mathématiques<sup>12</sup>, au cours de ses discussions dans les *Analytiques*, nous permettrait de supposer que la

11. *Ibid.*, p. 349.

12. « S'il était impossible de démontrer le vrai à partir du faux, faire des analyses serait facile.

Car il y aurait nécessairement conversion. Soit, en effet, A qui est le cas, et que du fait que A soit le cas certaines choses, disons B, soient le cas, dont je sais qu'elles sont effectivement le cas. A partir du B, je démontrerai donc que A est le cas. Or la conversion a plutôt lieu en mathématique, parce qu'on n'y admet rien d'accidentel (c'est encore une différence avec les discussions dialectiques), mais « seulement » des définitions. [/] Les syllogismes ne se développent pas par addition de moyens termes, mais par le fait d'admettre des prémisses supplémentaires, par exemple A se dit de B, B de C, et C à son tour de D, et cela à l'infini. Ils se développent aussi de façon latérale, par exemple A se dit à la fois de B, de C et de E, par exemple appelons A un nombre fini ou infini, B le nombre impair fini, C un nombre impair. Donc A se dit de C. Et soit D le nombre fini pair et E le nombre pair. On a donc : A se dit de E » (Aristote, *Seconds Analytiques*, Introduction, traduction, notes, bibliographie et index par Pierre Pellegrin, Paris, Ed. Flammarion, 2005, 78a7–21).

conception « logique » de l'analyse s'est élaborée dans la référence explicite à sa conception « géométrique » qui la précède. En effet, on affirme souvent que c'est à Platon que revient l'honneur d'être le premier à l'avoir conçue ou articulée<sup>13</sup>. Mais voyons comment l'analyse se définit dans la géométrie.

Le premier exemple de la définition proprement géométrique de l'analyse se trouve dans le Livre XIII des *Éléments* d'Euclide. Nous citons la traduction donnée par André Robert.

L'analyse prend ce qui est demandé comme accordé et par une suite de conséquences arrive à quelque vérité accordée.

La synthèse prend ce qui est accordé et par une suite de conséquences arrive à conclure ou à saisir ce qui est cherché<sup>14</sup>.

André Robert cite d'ailleurs une note avec laquelle un scholiaste précise cette partie, où l'on voit plus clairement ce dont il s'agit dans l'analyse :

Qu'est-ce que la méthode analytique ? Quand, un problème étant donné, on prend ce qui est cherché comme trouvé et qu'on le ramène

13. Pour ne citer qu'un parmi de nombreux exemples, Paul Tannery affirme que « [q]uant à l'origine de la conception de cette analyse et de la synthèse opposée [telle que l'on peut trouver dans les mathématiques], il n'y a pas de doute qu'il ne faille la chercher dans un passage bien connu de Platon sur la double voie dialectique (*République*, VI, fin). Il y décrit avec précision le mode d'invention et le mode d'exposition d'une démonstration à faire, sans toutefois leur assigner de noms techniques » (Paul Tannery, « Du sens des mots analyse et synthèse chez les grecs et de leur algèbre géométrique », in Jules Tannery, *Notions de mathématiques*, C. Delagrave, Paris, 1903, p. 329). Carl B. Boyer est beaucoup plus nuancé sur ce point : "It is unlikely that Plato was the first to note the efficacy in the analytic point of view, for any preliminary investigation of a problem is tantamount to this. What Plato is likely to have done is to formalize this procedure, or perhaps to give it a name" (Carl B. Boyer, *A History of Mathematics*, New York, London, Sydney, John Wiley and sons, Inc. 1968, p. 98). Boyer signale d'ailleurs que d'après le *Sommaire eudémien* de Proclus (cf. Proclus, *Commentaires sur le I<sup>er</sup> livre des Éléments d'Euclide*, trad. P. Ver Eecke, Bruges, 1948, rééd. 1959), c'est Eudoxos, un associé de l'Académie platonicienne, qui a utilisé la méthode de l'analyse géométrique (Carl B. Boyer, *History of Analytic Geometry* (1956), Mineola, New York, Dover Publications, Inc., 2004, p. 14).

14. André Robert, « Descartes et l'Analyse des Anciens », *Archives de philosophie*, t.II, 1937, p. 228.

à quelque proposition connue, de celles préalablement démontrées ; lorsqu'on a trouvé, on dit qu'on a résolu le problème par analyse.

Qu'est-ce que la méthode synthétique ? Lorsque, partant de propositions connues et les combinant, on trouve ce qui est cherché <sup>15</sup>.

Le deuxième exemple est la définition donnée par Pappus d'Alexandrie vers le III<sup>e</sup> siècle, dans sa *Collection mathématique*, définition que beaucoup d'auteurs considèrent comme la plus complète au sujet du procédé en question :

L'analyse est donc la voie qui part de la chose cherchée, considérée comme étant concédée, pour aboutir, au moyen des conséquences qui en découlent, à la synthèse de ce qui a été concédé. En effet, supposant, dans l'analyse, que la chose cherchée est obtenue, on considère ce qui dérive de cette chose et ce dont elle est précédée, jusqu'à ce que, revenant sur ses pas, on aboutisse à une chose déjà connue ou qui rentre dans l'ordre des principes ; et l'on nomme cette voie l'analyse en tant qu'elle constitue un renversement de la solution. Dans la synthèse, au contraire, supposant la chose finalement perçue par l'analyse comme étant déjà obtenue, disposant dès lors ses conséquences et ses causes dans leur ordre naturel, puis, les rattachant les unes aux autres, on aboutit en dernier ressort à construire la chose cherchée ; et c'est ce que nous appelons la synthèse <sup>16</sup>.

Comme la définition d'Euclide le montre dans une forme concise, l'analyse dans la géométrie désigne une opération qui consiste à supposer comme donné ce qui n'est pas encore donné. L'analyse définit un type déterminé de mode de donation, différent par exemple de la perception, qui est une donation en quelque sorte double, provisoire ou même fictive, pour autant que le fait de le supposer ainsi n'exclut pas qu'on sait toujours qu'il n'est pas encore donné. L'opération en question est d'une utilité particulière, lorsqu'il s'agit de savoir par où démontrer qu'une proposition est vraie. C'est alors *la vérité* de cette

---

15. *Loc. cit.*

16. Pappus d'Alexandrie, *La Collection mathématique*, tr. par Paul Ver Eecke, tome II, Paris, Albert Blanchard, p. 477.

proposition que l'on suppose comme donnée, pour savoir si parmi les conséquences de cette proposition supposée vraie il n'y en a pas qui ont été déjà confirmées dans leur vérité. Mais la découverte de ces conséquences vraies, découverte qui marque la fin de la démarche analytique, ne constitue pourtant pas la démonstration elle-même ; il se peut bien que le vrai puisse découler du faux, de telle sorte que la vérité de la conséquence n'assure pas nécessairement celle de la proposition d'origine, et c'est pourquoi la phase analytique doit être complétée par la synthèse, afin qu'on puisse savoir si l'on peut effectivement en déduire la proposition à démontrer.

Or il y a un autre type d'analyse, que Pappus distingue déjà de celle que nous venons de présenter (l'analyse « problématique », « poristique » chez Viète), où ce qui est supposé donné n'est pas *la véracité* de la proposition, mais *une quantité* (l'analyse dite « théorétique », « zététique » chez Viète). Cette analyse a pour but (si nous empruntons l'expression de Ver Eecke, traducteur de *la Collection*, qui reprend à son tour celle de Tannery) non pas l'invention d'une démonstration pour une solution, mais *l'invention d'une solution* : cela correspond à la méthode analytique au sens moderne du terme ; on suppose la question résolue et on établit les relations des conditions entre quantités inconnues et connues pour arriver à la relation finale, qui permet de déterminer la quantité à connaître. Nous avons déjà l'exemple de l'emploi d'une lettre substituée à l'inconnue chez Diophante d'Alexandrie, mais c'est finalement François Viète qui, reprenant la distinction de ces deux analyses qu'il appelle respectivement « poristique » et « zététique », ouvre la voie de l'analyse moderne, par son *Introduction en l'art analytique*<sup>17</sup>.

Mais laissons pour l'instant l'œuvre de Viète. C'est dans la géométrie grecque que nous pouvons repérer un développement ample et explicite de la conception de l'analyse comme supposition. C'est d'ailleurs en ce sens que nous pouvons qualifier d'« analytique » la démarche rétrograde que Poe adopte dans sa création poétique, qui consiste à supposer que l'effet soit produit pour déterminer la meilleure composition pour le produire. Si cette conception « suppositionnelle » est formulée

---

17. Cf. Vaulévard, *op. cit.*, pp. 13-15.

le plus clairement dans la géométrie antique, on aurait pourtant tort de croire que dans le domaine des mathématiques, les Anciens n'utilisent le terme d'analyse qu'au sens de supposition : Paul Tannery nous le fait remarquer, en disant que s'agissant des opérations arithmétiques, « l'analyse » pouvait signifier une réduction ou une décomposition, ainsi que « la synthèse » une addition ou un groupement<sup>18</sup>. S'il nous arrive donc de parler de la définition « géométrique » de l'analyse, ce n'est qu'au titre d'indication, sans aucune prétention de réduire son usage dans les mathématiques au seul aspect de « supposition ». On peut dire la même chose de la définition « logique » de l'analyse, que nous allons maintenant passer brièvement en revue.

### *b) La conception « logique » de l'analyse : décomposition*

Alexandre d'Aphrodisis (II<sup>e</sup>–III<sup>e</sup> s.) affirme dans son commentaire sur les *Premiers Analytiques* qu'Aristote « les appelle *Analytiques*, puisque la résolution de chaque composé en ces choses à partir desquelles la synthèse est faite, est appelée analyse »<sup>19</sup>. Mais Tannery nous met en garde

18. « Comme opération, *synthèse* est simplement le terme technique pour signifier *addition*. L'analyse consiste à passer d'une unité à une autre inférieure ; la réduction de numérateurs à la même dénomination est pour chacun d'eux une analyse ; ou encore, si l'on a, par exemple, une somme (*synthèse*) de talents, mines, drachmes, oboles, et qu'on veuille l'exprimer en oboles, l'opération à faire est une analyse. [/] Cet exemple nous conduit à l'explication du sens étymologique primitif du mot *analyse* appliqué à cette opération. A l'origine, elle est purement matérielle ; pour compter un ensemble monétaire (ce qui fut incontestablement un des problèmes primordiaux), on groupe les unités monétaires inférieures par paquets, rouleaux, sacs, de façon que le groupe forme une unité supérieure ; ce groupement, nécessairement effectué suivant l'ordre croissant des unités, est la synthèse ; si, au contraire, on doit défaire ce groupement, on procède suivant l'ordre inverse ; c'est l'analyse (déliier en rétrogradant), qui, par suite, comme opération, est nettement opposées à la synthèse, mais *suppose toujours une synthèse préalable* » (Paul Tannery, *art. cit.*, p. 328). Ce dernier point rejoint l'un des arguments que nous présenterons à la fin de ce chapitre.

19. «And he [Aristotle] called them Analytics because the resolution of every compound into those things out of which the synthesis [is made] is called analysis. For analysis is the converse of synthesis. Synthesis is the road from the principles to those things that derive from the principles, and analysis is the return from the end to the principles. For geometers are said to analyze when, beginning from the conclusion they go up to the principles and the problem, following the order of those things which were assumed for the

contre l'assimilation trop rapide de l'analyse au sens logique et d'une simple décomposition, dans la conception de l'analyse dans le contexte de la logique aristotélicienne.

Dès le temps d'Aristote, le terme d'analyse s'introduit en logique pour signifier la réduction d'un raisonnement à une forme canonique [...]. Mais dans ce sens de processus logique, analyse n'a nullement la même signification étymologique que dans le sens d'opération arithmétique. Cette fois, la métaphore originaire est celle du nœud à délier, auquel on assimile la question embarrassante, l'aporie, l'énigme. La marche naturelle pour y répondre est de fournir d'abord la solution, puis, en partant de cette solution comme vraie, de montrer qu'elle satisfait aux conditions posées (résolution, analyse). Cette marche est bien en fait celle qui apparaît dans les exemples euclidiens <sup>20</sup>.

Au lieu d'introduire d'emblée une conception décompositionnelle de l'analyse, Tannery semble chercher ici à justifier le choix du terme « analyse », par l'analogie que l'opération en question présente par rapport à l'analyse telle qu'elle est entendue dans le domaine de la géométrie : tout comme cette dernière, l'analyse logique comporte un moment de supposition ; il faut d'abord que la solution soit fournie, et que la chaîne de raisonnement soit suivie jusqu'au bout, pour qu'on puisse ensuite la ramener en forme syllogistique, et passer d'une figure à l'autre. Autrement dit, nous constatons ici une intrication spécifique

---

demonstration of the conclusion {1}. But he also uses analysis who reduces composite bodies into simple bodies {2}, and he analyzes who divides the word into the parts of the word {3}; also he who divides the parts of the word into the syllables {4}; and he who divides these into their components {5}. And they are severally said to analyze who reduce compound syllogisms into simple ones {6}, and simple ones into the premises out of which they get their being {7}. And further, resolving imperfect syllogisms into perfect ones is called analyzing {8}. And they call analysis the reducing of the given syllogism into the proper schemata {9}. And it is especially in this meaning of analysis that these are entitled Analytics, for he describes for us a method at the end of the first book with which we shall be able to do this." (Commentary on Aristotle's *Prior Analytics*, §1.2.1 (7, lines 11–33); tr. in Gilbert 1960, 32; the square brackets are in the original translation, the curly brackets have been added here to highlight the nine senses that Alexander distinguishes)" (Cité du site d'internet : *Stanford Encyclopedia of Philosophy*).

20. Tannery, *art. cit.*, pp. 329-330.

des moments de supposition et de décomposition dans l'idée d'analyse. Tannery a déjà fait remarquer que l'analyse arithmétique et décompositionnelle a toujours besoin d'une synthèse préalable, mais ici c'est une autre analyse qui tient lieu d'une telle synthèse, pour autant que ce qu'il s'agit d'analyser au sens de décomposition, s'institue précisément dans l'analyse au sens de supposition.

Un travail plus récent affirme clairement une telle position. Dans le premier chapitre de son livre intitulé *Analysis and Science in Aristotle*, où il s'agit de distinguer plusieurs sens de l'analyse chez Aristote, Patrick H. Byrne développe un argument qui se présente de la manière suivante. On a certes l'habitude de concevoir le syllogisme aristotélicien, comme un déroulement progressif de deux prémisses suivies d'une conclusion qui sert à son tour de prémisses nous permettant avec une troisième prémisses de tirer une deuxième conclusion intermédiaire, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on arrive à la conclusion finale. Et pourtant, on n'a pas toujours affaire à des syllogismes si bien construits ; c'est plutôt le cas particulier, alors que dans l'entreprise des *Analytiques*, Aristote s'intéresse au problème général soulevé par ce qu'on appelle « sorite » ou polysyllogisme. D'un tel point de vue, « analyser des arguments » (Byrne nous renvoie ici à I.42, 50a5–10 des *Analytiques premiers*) implique premièrement « identifier la conclusion dans le sorite [dont la construction logique n'est pas d'emblée perceptible, et] qui se présente comme « un fil de mots énoncés (*a string of stated words*) » », deuxièmement « analyser cette conclusion afin de déterminer quelles pourraient être sa forme logique et ses prémisses », et en troisième lieu « savoir si ou non quelques unes de ces prémisses se trouvent dans le reste de ce fil de mots énoncés ». Et dans un tel cas, dit Byrne, « l'analyse implique le démêlement du fil des mots énoncés en prémisses et conclusions (*the disentangling of a string of stated words into premises and conclusions*) », démêlement qui exige parfois la reconstitution de prémisses manquantes. C'est ainsi que nous arrivons au résultat de l'analyse logique, qui est « la découverte de la structure formelle unifiée qui résout la conclusion dans ses éléments en la rapportant intelligiblement à eux », et qui nous permet enfin de savoir si l'argument est valide ou non. Byrne souligne enfin que « le fait de commencer par la conclusion et de travailler dans le sens rétrograde

pour reconstituer les prémisses dans une forme unifiée d'argument présente une similarité patente avec ce qui se fait dans l'analyse de figures géométriques »<sup>21</sup>.

*Démêlement* plutôt que *décomposition*, le procédé analytique tel qu'il est décrit par Byrne présente l'intrication de deux moments à plusieurs niveaux. On peut considérer que l'identification de la conclusion constitue déjà le moment de décomposition, pour autant qu'elle implique qu'on l'isole par rapport au reste du fil de raisonnement, au même titre d'ailleurs que l'identification des prémisses qui la suivent. Mais ces isollements font en fait partie de la supposition de la forme logique unifiée d'argument, en ce qu'elle est différente du fil des énoncés tel qu'il fait l'objet de l'analyse logique, car le cas n'est pas rare où il faut supposer des prémisses manquantes pour réduire l'argument à une forme canonique. Autrement dit, nous avons tendance à voir dans le résultat de l'analyse logique une articulation de prémisses et de conclusions, pour en conclure que nous avons procédé à la décomposition de l'argument initial en ces éléments. Alors que l'on ne pourrait même pas penser à y procéder, sans en supposer une structure cachée. Mais s'il en va ainsi, si les deux moments de décomposition et de supposition sont inséparablement liés l'un à l'autre dans l'analyse logique, d'où vient cette conception unilatéralement décompositionnelle de l'analyse ? Byrne nous invite à y voir l'influence de la manière moderne de penser, inaugurée par Francis Bacon et largement pratiquée dans les sciences naturelles<sup>22</sup> où l'analyse est entendue au sens de décomposition. Nous

21. Cf. Patrick H. Byrne, *Analysis and Science in Aristotle*, State University of New York Press, 1997, pp. 20-23. La traduction est de nous.

22. Byrne, *ibid.*, p. 2. Byrne cite comme exemple une phrase de Bacon (« Now what the sciences stand in need of is a form of induction which shall analyze experience and take it to pieces, and by a due process of exclusion and rejection lead to an inevitable conclusion » (Francis Bacon, *The New Organon and Related Writings*, Fulton H. Anderson (ed.). Indianapolis : Bobb-Merrill, 1960)), ainsi qu'un passage de Newton, extrait des *Optiques* (« As in mathematics, so in natural philosophy, the investigation of difficult things by the method of analysis, ought ever to precede the method of composition. This analysis consist in making experiments and observations, and in drawing general conclusions from them by induction, and admitting of no objections against the conclusions, but such as are taken from experiments or certain other truths. For hypotheses are not to be regarded in experimental philosophy... By this way of analysis we shall proceed from motions to the forces producing them; and in general from effects to their cause,



pouvons sans doute en chercher une autre raison, ou plutôt un autre contexte, dans la manière dont Descartes a réalisé la synthèse de ces deux conceptions de l'analyse, à la convergence de deux traditions logique et mathématique : l'une arrivée après plusieurs siècles à sa maturité et peut-être à son déclin, l'autre redécouverte après une longue période de désuétude et dans un tout nouveau contexte.

#### 4. *Esquisse d'une configuration cartésienne de l'idée d'analyse*

Cette synthèse, ce nœud formé entre deux fils de l'idée d'analyse, nous pouvons le constater, quoique de manière implicite, dans *Règles pour la direction de l'esprit*. En effet, ce texte posthume, rédigé vers 1628, montre clairement comment Descartes se situe par rapport aux traditions logique et mathématique, pour proposer le moyen dont on ne peut pas se passer « pour se mettre en quête de la vérité des choses »<sup>23</sup>, moyen qu'il appelle sobrement « méthode ». A la différence du *Discours de la méthode*, publié en 1637, où il la présente à la même distance de la logique et des mathématiques<sup>24</sup>, nous voyons dans ce

---

and from particular causes to more general ones, till the argument end in the most general. This is the method of analysis » (Isaac Newton, *Optics*, New York, Dover (based on the 4th ed., London, 1730), 1952).

23. René Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, in *Œuvres philosophiques*, tome I<sup>er</sup>, textes établis, présentés et annotés par Ferdinand Alquie, Paris, Classiques Garnier, 1963, p. 90 [371].

24. « J'avais un peu étudié, étant plus jeune, entre les parties de la philosophie, à la logique, et, entre les mathématiques, à l'analyse des géomètres et à l'algèbre, trois arts ou sciences qui semblaient devoir contribuer quelque chose à mon dessein. Mais, en les examinant, je pris garde que, pour la logique, ses syllogismes et la plupart de ses autres instructions servent plutôt à expliquer à autrui les choses qu'on sait, ou même, comme l'art de Lulle, à parler sans jugement de celles qu'on ignore, qu'à les apprendre ; et bien qu'elle contienne en effet beaucoup de préceptes très vrais et très bons, il y en a toutefois tant d'autres mêlés parmi, qui sont ou nuisibles ou superflus qu'il est presque aussi malaisé de les en séparer, que de tirer une Diane ou une Minerve hors d'un bloc de marbre qui n'est point encore ébauché. Puis, pour l'analyse des anciens et l'algèbre des modernes, outre qu'elles ne s'étendent qu'à des matières fort abstraites, et qui ne semblent d'aucun usage, la première est toujours si astreinte à la considération des figures, qu'elle ne peut exercer l'entendement sans fatiguer beaucoup l'imagination; et l'on s'est tellement assujéti en la dernière à certaines règles et à certains chiffres, qu'on en a fait un art confus et obscur qui

texte que Descartes s'inspire beaucoup plus des mathématiques que de la logique. En effet, la géométrie et l'arithmétique y sont dites « les seules à être exemptes de tout vice de fausseté ou d'incertitude »<sup>25</sup> ; elles sont considérée comme les seules sciences à pouvoir fournir la connaissance « certaine et indubitable »<sup>26</sup>, vers laquelle sa « méthode » doit diriger notre esprit. C'est donc dans ces sciences que l'on trouvera l'anticipation de cette « méthode » que Descartes identifie sous le terme d'« analyse ».

Puisque [...] l'utilité de cette méthode est si grande que sans elle il semble devoir être plutôt nuisible que profitable de se livrer à l'étude, je me persuade facilement que depuis longtemps les meilleurs esprits, ou plutôt ceux qui se laissaient guider par la seule nature, l'ont aperçue en quelque manière. L'esprit humain possède en effet je ne sais quoi de divin, où les premières semences des pensées utiles ont bien été déposées, en sorte que souvent, si négligées et si étouffées soient-elles par des études qui les dévient, elles produisent des fruits spontanés. Nous en faisons l'expérience dans les sciences les plus faciles, l'arithmétique et la géométrie : car nous remarquons assez que les anciens géomètres ont fait usage d'une sorte d'analyse qu'ils étendaient à la résolution de tous les problèmes, bien qu'ils l'aient jalousement cachée à leur postérité. Et de nos jours on voit en honneur une certaine sorte d'arithmétique, que l'on appelle algèbre, et qui est destinée à effectuer sur des nombres ce que les anciens faisaient sur des figures. Ces deux disciplines ne sont rien d'autre que des fruits spontanés, issus des principes innés de cette méthode ; et je ne m'étonne pas que ces fruits aient jusqu'ici poussé autour des objets tout à fait simples de ces deux sciences, plus favorablement que dans les autres, où de plus grands obstacles les étouffent habituellement ; là aussi pourtant, pourvu qu'on les y cultive avec le plus grand soin, ils pourront sans aucun

---

embarrasse l'esprit, au lieu d'une science qui le cultive. Ce qui fut cause que je pensai qu'il fallait chercher quelque autre méthode, qui, comprenant les avantages de ces trois, fût exempte de leurs défauts » (René Descartes, *Discours de la méthode*, in *Œuvres Philosophiques*, *ibid.*, pp. 584–585 [17–18]).

25. Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, *ibid.*, p. 82 [364], Règle II.

26. *Ibid.*, p. 80 [362], Règle II.

doute parvenir à une parfaite maturité<sup>27</sup>.

D'une certaine manière, il affirme ici la nature foncièrement analytique de l'esprit humain, car si ces deux sciences, la géométrie et l'algèbre, l'une antique et l'autre contemporaine, prennent tout de même une allure analytique, cela ne démontre-t-il pas que l'analyse s'enracine profondément dans l'esprit de l'homme, au point de constituer les « principes innés de cette méthode » ? Mais Descartes aurait-il consenti à qualifier d'« analytique », au moment de la rédaction des *Règles*, la méthode qu'il entend présenter dans ce texte, qui est celle d'une discipline dont les illustrations fournies par les mathématiques ordinaires ne sont que « le revêtement plutôt que les parties constituantes »<sup>28</sup>, soit la méthode de « mathématique universelle [*mathesis universalis*] »<sup>29</sup> ? Notre réponse à cette question ne peut être que spéculative, puisque le texte reste inachevé. À la lecture des règles qui suivent, nous pouvons certes signaler dans « la méthode » de Descartes la présence de deux moments qui ont caractérisé l'idée d'analyse, décomposition et supposition. Mais ces deux fils se nouent en dehors des sciences existantes, logique et mathématique, pour former une configuration notionnelle, qui est proprement cartésienne.

Or de ce point de vue, il ne serait pas inutile de faire remarquer que la « méthode » devient nécessaire, au moment exact où nous sommes « déliés de ce serment qui me soumettait aux paroles du maître » et « d'âge assez mûr pour avoir soustrait ma main à sa férule »<sup>30</sup>. On pourrait évoquer la remarque de Poe, selon laquelle « c'est dans les cas situés au-delà de la règle que le talent de l'analyste se manifeste ». C'est bien le cas de Descartes qui veut sortir du jeu scolaire, et qui met à l'épreuve son talent analytique, à ceci près qu'il ne s'agit pas là de n'importe quel jeu, mais précisément du jeu qui s'appelle lui-même « analyse », pour autant que les disciplines qu'il dit avoir étudiées à l'école, ont ceci de commun qu'elles adoptent une démarche qualifiée d'« analytique ». C'est donc aux limites de l'analyse elle-même que

---

27. *Ibid.*, p. 93 [373], Règle IV.

28. *Ibid.*, pp. 94 [374], Règle IV.

29. *Ibid.*, pp. 98–99 [378], Règle IV.

30. *Ibid.*, p. 82 [364], Règle II.

Descartes s'applique à élaborer sa « méthode », en tant qu'elle est issue mais différente de « l'analyse » telle qu'elle est entendue dans ces deux disciplines.

D'une part, de même que l'analyse dans la logique aristotélicienne, la « méthode » présentée dans les *Règles* nous invite à *décomposer*. Seulement, à l'origine de cette décomposition, nous trouvons un élément qui n'était pas mise en valeur dans l'analyse logique. C'est l'argument de la finitude de l'intuition humaine. Il dit en effet :

A dire vrai, la manière dont il faut utiliser l'intuition intellectuelle nous apparaît dès que nous la comparons avec la vision oculaire. En effet, celui qui veut regarder d'un seul coup d'œil plusieurs objets en même temps n'en voit aucun distinctement ; et pareillement, celui qui a pour habitude de prêter attention à plusieurs choses à la fois, en une seul acte de pensée, n'est qu'un esprit confus. En revanche, les artisans qui travaillent à des ouvrages de précision, et qui ont l'habitude de diriger attentivement leur regard sur chaque point, acquièrent à l'usage le pouvoir de discerner parfaitement les choses les plus petites et les plus fines ; de même, ceux qui ne dispersent jamais leur pensée sur divers objets en même temps, et la concentrent toujours tout entière à considérer les choses les plus simples et les plus faciles, acquièrent de la perspicacité <sup>31</sup>.

Ainsi l'intuition ne peut-elle jamais être globale ; elle n'est pas capable de saisir tout à la fois. D'où la nécessité de nous limiter, pour éviter de nous égarer dans la pure spéculation ; ce qui exige un certain effort spirituel <sup>32</sup>. Par ailleurs, c'est de cette finitude que résulte l'importance de « l'ordre » dans la méthode cartésienne. Comme le montrent les Règles V et VI, décomposer implique chez Descartes, décomposer en

31. *Ibid.*, pp. 123–124 [400–401], Règle IX.

32. « Il faut donc que tous s'accoutument à embrasser de la pensée si peu d'objets à la fois, et de si simples, qu'ils pensent toujours ne rien savoir, lorsqu'ils ont de leur objet une intuition moins distincte que de ce qu'ils connaissent le plus distinctement du monde. Il est sûr que certains s'y trouvent, de naissance, beaucoup plus aptes que les autres, mais la méthode et l'exercice aussi peuvent y rendre les esprits beaucoup plus aptes » (*ibid.*, p. 124 [402], Règle IX).

« des choses plus simples », qui se prêtent à l'intuition. Et s'il juge préférable de partir des « choses les plus simples », c'est qu'il est « conscient de sa faiblesse »<sup>33</sup>. Mais quelles sont ces « choses les plus simples », qui résultent de l'opération décomposante et qui s'offrent à l'intuition ? S'agit-il de ces « premiers principes », dont il parle à la fin de la Règle III, et qui servent de point de départ inébranlable de la déduction<sup>34</sup> ? En fait, Descartes emploie le terme d'« intuition » non seulement au sujet de chacune des « énonciations », mais aussi de « toute espèce de démarche discursive » ou de « la nature » des choses<sup>35</sup>, et cela n'est pas sans entraîner un certain problème, lorsqu'il s'agit de comprendre ce qu'il en est de la décomposition ou de la division chez lui. Il serait possible d'en dire quelque chose de plus certain après l'examen détaillé de la règle VIII et XII, mais nous pouvons déjà souligner que ce que nous apporte la phase décomposante de la méthode cartésienne n'est pas *la*

33. « Quant à moi, conscient de ma faiblesse, j'ai décidé d'observer opiniâtement, dans ma quête de la connaissance, un ordre tel qu'en partant toujours des choses les plus simples et les plus faciles, je m'interdise de passer à d'autres, avant que dans les premières il ne m'apparaisse qu'il ne reste plus rien à désirer » (*ibid.*, p. 99 [378–379], Règle IV).

34. « Les premiers principes eux-mêmes ne sont connus que par l'intuition, tandis que les conclusions éloignées ne sauraient l'être que par la déduction » (*ibid.*, pp. 89–90 [370], Règle III).

35. Cf. « Par l'intuition [*intuitus*] j'entends, non point le témoignage instable des sens, ni le jugement trompeur de l'imagination qui opère des compositions sans valeur, mais une représentation qui est le fait de l'intelligence pure et attentive, représentation si facile et si distincte qu'il ne subsiste aucun doute sur ce que l'on y comprend ; ou bien, ce qui revient au même, une représentation inaccessible au doute, représentation qui est le fait de l'intelligence pure et attentive, qui naît de la seule lumière de la raison, et qui, parce qu'elle est plus simple, est plus certaine encore que la déduction ; celle-ci pourtant, nous l'avons noté plus haut, ne saurait, elle non plus, être faite de travers par un esprit humain. Ainsi chacun peut voir par intuition qu'il existe, qu'il pense, que le triangle est délimité par trois lignes seulement, la sphère par une seule surface [...] » (*ibid.*, p. 87 [368], Règle III). Ainsi ce sont d'abord les énonciations qui sont citées comme objets possibles de l'intuition, alors qu'il remarque tout de suite que « cette évidence et cette certitude de l'intuition ne sont pas seulement requises pour les simples énonciations, mais aussi pour toute espèce de démarche discursive » (*ibid.*, p. 88 [369]). Par ailleurs, il parle également de l'intuition au sujet de la nature des choses : « Il faut remarquer [...] qu'il n'y a que peu de natures pures et simples, dont on puisse avoir l'intuition immédiatement et par elles-mêmes, indépendamment d'aucune autre, que ce soit en les expérimentant directement, ou par quelque lumière en nous située » (*ibid.*, p. 104 [383], Règle VI).

*réponse*, mais *la question*. Si Descartes nous invite à procéder à la décomposition, c'est moins pour nous faire accéder à une vérité simple et atomique, que pour nous permettre d'ordonner les énonciations vraies selon les natures qu'elles comportent<sup>36</sup>, afin qu'on puisse déduire de la simple à la complexe. Or dans cette série de déduction, il se peut bien qu'un terme reste inconnu. Mais il est toujours possible de « désigner » cet inconnu au moyen d'autres connus<sup>37</sup>. Ainsi, même dans le cas des difficultés les plus embrouillées, où il s'agit par exemple de savoir l'énonciation intermédiaire à partir des deux extrêmes, Descartes nous conseille de supposer l'inconnue comme connue, en la déterminant par les connues dont elle est dépendante, pour tenter de savoir par degrés et par le vrai raisonnement ou *discursus*, si l'on ne peut pas en déduire les choses connues, *comme si* elles étaient inconnues. Nous ne pouvons pas en savoir davantage sur le procédé qu'il nous propose, puisque le développement est annoncé dans la partie qui n'a jamais été écrite, mais on y voit clairement l'intervention de l'autre moment de l'analyse, qui est la supposition<sup>38</sup>.

En résumé, dans la configuration notionnelle de la méthode que nous pouvons discerner dans les discussions des *Règles*, nous pouvons distinguer trois moments « analytiques ». D'abord *la décomposition* intervient au niveau des énonciations, comme l'identification des natures qu'elles comportent. Il en résulte *le démêlement* de la chaîne déductive, comme une mise en ordre selon leur complexité. Et c'est à l'intérieur de cette chaîne déductive ordonnée qu'a lieu l'articulation de la difficulté rencontrée en « question » formulée, au moyen de la compréhension des choses connues et de la désignation de l'inconnue par elles, ce qui correspond au moment de *la supposition*.

36. « La « division » n'isole pas des éléments irréductibles dans la réalité, mais cherche, dans un complexe de notions, celles qui sont « requises » pour résoudre la difficulté » (Geneviève Rodis-Lewis, *L'œuvre de Descartes*, pp. 173–174).

37. Descartes, *op. cit.*, p. 159, Règle XIII. Voir *infra*.

38. « [...] [C]omme nous ne traitons ici que des questions complexes, c'est-à-dire de celles dans lesquelles, à partir des extrêmes qui sont connus, il faut parvenir à connaître certains intermédiaires dont l'ordre est perturbé, tout l'artifice consistera sur ce point à pouvoir nous proposer, en supposant connu ce qui est inconnu, une voie de recherche facile et directe, même dans des difficultés aussi enchevêtrées qu'on voudra » (*ibid.*, p. 193 [460], Règle XVII).

Comme nous l'avons affirmé au début de cette section, Descartes a conçu sa « méthode » de sorte à ce qu'elle constitue « une science générale qui explique tout ce qu'il est possible de rechercher touchant l'ordre et la mesure, sans assignation à quelque matière particulière que ce soit »<sup>39</sup>. Toutefois, aussi générale qu'elle puisse paraître, il semble y avoir un présupposé hérité des sciences qui l'ont inspirée, qui empêche qu'elle soit généralement applicable. Au début de la règle XIII, Descartes dit ceci :

Voici bien le seul point sur lequel nous imitions les dialecticiens : eux, pour enseigner les formes des syllogismes, ils en supposent connus les termes, c'est-à-dire la matière ; nous aussi, de même, nous exigeons ici comme condition préalable que la question est parfaitement comprise. Mais nous ne distinguons pas, comme eux, les deux extrêmes et le moyen ; nous considérons la question dans son ensemble de la manière suivante : d'abord, en toute question il faut nécessairement qu'il y ait quelque inconnue, sans quoi la recherche n'aurait en effet pas de sens ; en second lieu, cette inconnue doit être désignée d'une manière ou d'une autre, sans quoi nous ne serions en effet point déterminés à la rechercher, elle, plutôt que n'importe quoi d'autre ; en troisième lieu, elle ne peut être ainsi désignée qu'au moyen d'un autre terme qui, lui, soit connu<sup>40</sup>.

La position qu'il déclare être la sienne dans ce passage implique que la distinction du connu et de l'inconnu est préalablement donnée, alors que ce n'est pas toujours le cas, en dehors de la logique ou des mathématiques. « [C]es natures simples sont, dit Descartes, toutes connues par elles-mêmes et [...] elles ne contiennent jamais rien de faux »<sup>41</sup>. C'est pourquoi Descartes a assumé, dans le *Discours de la méthode*, cette tâche qu'on peut qualifier de « décompositionnelle », qui n'est pourtant pas l'identification des natures simples dans les objets, mais la distinction du connu et de l'inconnu. Et nous voyons que Descartes procède à cette décomposition « épistémologique », au moyen de *la supposition*,

---

39. *Ibid.*, p. 98 [378], Règle IV.

40. *Ibid.*, pp. 158–159, Règle XIII.

41. *Ibid.*, p. 146 [420], Règle XII.

où il ne s'agit pourtant plus de supposer *l'inconnu comme connu*, comme c'était le cas dans l'analyse géométrique, mais *le connu comme inconnu*, pour en conclure l'existence du *je*, en tant qu'elle est connue de manière claire et distincte.

### 5. La généralisation de l'approche analytique depuis Descartes

Or il y a une autre contribution cartésienne à signaler dans le contexte de la formation de la configuration notionnelle de l'idée d'analyse, cette fois dans le domaine des mathématiques proprement dites. Pendant la période qui s'étend entre les *Règles* et le *Discours de la méthode*, Descartes a élaboré sa géométrie, ce qui a une signification particulièrement importante dans l'histoire de l'analyse. On a l'habitude de présenter l'innovation que Descartes a apportée dans ce domaine en comparant son approche algébrique de la géométrie avec les travaux de François Viète<sup>42</sup>. Depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen âge, on voit dans la géométrie et l'arithmétique deux sciences bien distinctes de la quantité continue et de la quantité discontinue, sous l'influence imposante d'Aristote, bien que les cas ne soient pas rares où elles s'éclairent l'une l'autre. Mais même dans ce cas, l'algèbre reste subordonnée à la géométrie ou *vice versa* : on ne voit dans l'une que la traduction de l'autre. Cette situation a commencé à évoluer, vers le XII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'on se met à utiliser, aussi bien en Europe que dans le monde arabe, des symboles destinés à désigner l'inconnue<sup>43</sup> : ces symboles permettent de laisser en suspens la question de savoir si la quantité qu'ils désignent est continue ou discontinue<sup>44</sup>. C'est donc dans cette perspective ouverte par la réintroduction de la notion d'inconnue, englobant graduelle-

42. Alors qu'il n'y a pratiquement pas d'influence directe de Viète sur Descartes ; ce dernier aurait élaboré sa géométrie sur les œuvres de Clavius et la traduction de Pappus effectuée par Commandelin (A. Robert, *art. cit.*, p. 241 la note). Après la publication de sa *Géométrie*, Descartes se voit accuser de plagiat de l'œuvre de Viète par Beaugrand, contre quoi il se défend en disant qu'il a pris son point de départ là où son prédécesseur s'est arrêté. (Cf. Chikara Sasaki, *Descartes's Mathematical Thought*, Boston Studies in the Philosophy of Science 237. Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 2003, p. 270.)

43. Chikara Sasaki, *ibid.*, p. 271.

44. Charbonneau, *art. cit.*, pp. 66–67.



ment ces deux domaines mathématiques, que Viète a pu affirmer l'aspect analytique de l'opération algébrique, pour publier son *Introduction en l'art analytique* en 1591.

En élaborant un système puissant de notation, Viète a pu certes proposer de considérer, au-delà des opérations algébriques particulières, qu'il appelle « *logistica numerosa* », l'opération algébrique en général, ou pour reprendre sa propre expression, « *logistica speciosa* ». D'une certaine manière, cette « logistique spécifique » mériterait doublement le nom d'analytique, car outre qu'elle comporte le moment de supposition de ce qui est inconnu comme connu, moment comparable à l'analyse géométrique, c'est avec elle qu'il devient possible de parler de « la forme » ou de « l'espèce » de l'équation, indépendamment des calculs particuliers, de même que dans les *Analytiques* aristotéliennes, on discute sur « les schème » ou « les figures » des syllogismes, abstraction faite du contenu concret de chaque terme qui le constitue<sup>45</sup>. Mais en dépit de cet aspect d'arithmétique généralisée, son « art analytique » reste étroitement attaché à la géométrie ; pour exprimer la puissance, il n'a pas utilisé l'exposant, mais s'est contenté d'employer l'abréviation latine, désignant les figures géométriques, telles que « quadratus » ou « cubus », ou à la suite de l'application du principe de l'homogénéité, « plano » ou « solidum »<sup>46</sup>. Cela tient en partie à ce que Viète a voulu rester fidèle à la tradition antique, en considérant ses propres travaux comme « restitution » (Charbonneau) ou « rénovation » (Klein) de ceux des Anciens. Alors que Descartes, libre d'une telle fidélité à la tradition, a pu proposer un symbolisme beaucoup plus simple, allégé de la terminologie issue de la géométrie antique, lequel lui a pourtant permis de découvrir une autre voie qui mène aux figures géométriques. En donnant une réponse détaillée au problème de Pappus, Descartes a remarqué qu'il y a un rapport entre le type de courbes et le type des équations qui les représentent<sup>47</sup>. Cette correspondance fraîchement

45. « Le Logistique Numerique est celui qui est exhibé et traité par les nombres, le Spécifique par especes ou formes des choses : comme par les lettres de l'Alphabet » (Vauléard, *op. cit.*, p. 30).

46. Boyer dit : "His algebra is fundamentally syncopated rather than symbolic" (Carl B. Boyer, *A History of Mathematics, op. cit.*, pp. 335-336).

47. Alors que la *logistica numerosa* est appliquée aux calculs des nombres, la *logistica spe-*

découverte entre une série de lettres et le monde extérieur, si elle n'a pas attiré l'attention de Descartes et de ses successeurs immédiats<sup>48</sup>, sera largement confirmée par les recherches menées dans le domaine de la physique mathématique. C'est là que s'inaugure l'immense entreprise de l'intelligence humaine qu'est l'expression scripturale du monde.

Il s'agit là d'écrire ce « livre du monde », au lieu de se contenter de sa lecture. D'exprimer tous les phénomènes à l'aide d'un système fait d'un nombre limité de signes. Ce projet qu'on pourrait qualifier de post-cartésien, est analytique au sens de décomposition, dans la mesure où l'expression scripturale ne peut être autrement qu'articulée. Par contre, il n'a réservé à l'homme analytique, qu'une place « punctiforme » ou réduite au point, sous la forme du *cogito* cartésien, d'où il assure la possibilité de savoir.

Cette configuration post-cartésienne commence à se réorganiser au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, où les circonstances concouraient à ramener le regard scientifique du ciel sur la terre : alors que la physique mathématique se raffinait au point de décadence dans le cadre du paradigme newtonien, le contexte historique débouchant sur la Révolution française, a favorisé la montée des sciences expérimentales et techniques<sup>49</sup>,

---

ciosa s'intéresse à « l'espèce », ou à « les formes des choses », ce qui est rendu possible par les « éléments alphabétiques » qu'il a introduits. Et pourtant, Viète limite ses discussions à l'équation à une seule inconnue ; c'est pourquoi il n'a pas pu arriver à la géométrie analytique. (Cf. Boyer, *History of Analytic Geometry*, *ibid.*, pp. 60–61.)

48. Cf. "It is paradoxical to observe that it was largely through Descartes that the world learned that equations in two unknown quantities represent plane curves, and neither he or his immediate successors showed much interest in this basic principle" (*ibid.*, p. 86).

49. Diderot en témoigne dans son texte de 1754, où il compare le mathématicien au joueur : « [...] la chose du mathématicien n'a pas plus d'existence dans la nature que celle du joueur. C'est, de part et d'autre une affaire de conventions ». Il constate par ailleurs que « les chimistes, les physiciens, les naturalistes, et tous ceux qui se livrent à l'art expérimental » sont sur le point d'accuser le « géomètre » de son peu d'utilité, en disant : « A quoi servent toutes ces profondes théories des corps célestes, tous ces énormes calculs de l'astronomie rationnelle, s'ils ne dispensent point Bradley ou Le Monnier d'observer le ciel ? ». Plus loin, il arrive à cette déclaration bien connue : « Nous touchons au moment d'une grande révolution dans les sciences. Au penchant que les esprits me paraissent avoir à la morale, aux belles-lettres, à l'histoire de la Nature et à la physique expérimentale, j'oserais presque assurer qu'avant qu'il soit cent ans, on ne comptera pas trois grands géomètres en Europe. Cette science s'arrêtera tout court, où l'auront laissée les Bernoulli, les Euler, les Maupertuis, les Clairaut, les Fontaine et les d'Alembert. Ils auront

où l'analyse trouvera son nouveau champ d'application. Cet élargissement du champ de l'analysable, sera ensuite suivi par la systématisation de l'analyse mathématique, que nous devons largement à Monge et à d'autres enseignants de Polytechnique, soucieux de l'enseignement des jeunes constructeurs de la nouvelle République<sup>50</sup>. Par cette systématisation, l'analyse, qui avait été utilisée comme une technique, a pu se fonder comme une *discipline*. Il s'agit d'un changement qui mérite le nom de « la révolution analytique », selon l'expression de Boyer qui la compare à celle qu'a connue la chimie depuis Lavoisier, discipline qui fournit d'ailleurs la référence de l'idée d'analyse au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>. Mais

---

posé les colonnes d'Hercule. On n'ira point au-delà. Leurs ouvrages subsisteront dans les siècles à venir, comme ces pyramides d'Égypte dont les masses chargées d'hiéroglyphes réveillent en nous une idée effrayante de la puissance et des ressources des hommes qui les ont élevées » (Diderot, « Pensées sur l'interprétation de la nature », in *Œuvres philosophiques*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Ed. Gallimard, 2010, pp. 286–287).

50. Chikara Sasaki, *Kagakukakumei no rekishikôzô [La structure historique de la révolution scientifique]*, tome I, Tokyo, Ed. Iwanami, 1985, pp. 266–284.

51. “The program launched by the works of Monge and Lacroix in 1795 and 1797 met with such extraordinarily prompt and widespread approval that one might appropriately refer to it as an “analytical revolution,” comparable to the very nearly contemporaneous “chemical revolution” initiated by Lavoisier” (Boyer, *History of Analytic Geometry*, *op. cit.*, p. 218). Freud se réfère également à la chimie, lorsqu'il s'agit d'expliquer en quoi consiste l'analyticité de la psychanalyse : « Le travail par lequel nous amenons à la conscience du malade ce qu'il y a en lui d'anémique refoulé, nous l'avons appelé psychanalyse. Pourquoi « analyse », ce qui signifie démontage, décomposition, et fait penser à une analogie avec le travail du chimiste sur les substances qu'il trouve dans la nature et ramène dans son laboratoire ? Parce qu'une telle analogie existe effectivement sur un point important. Les symptômes et les manifestations morbides du patient sont, comme toutes ses activités animiques, d'une nature hautement composée. Les éléments de cette composition sont en fin de compte des motifs, des motions pulsionnelles, mais de ces motifs élémentaires le malade ne sait rien ou rien que de très insuffisant. Nous lui enseignons alors comment comprendre la composition de ces formations animiques hautement compliquées, ramenant les symptômes aux motions pulsionnelles qui les motivent, mettant en évidence dans les symptômes ces motifs pulsionnels jusque-là inconnus du malade, tout comme le chimiste extrait la substance fondamentale, l'élément chimique, de sel dans lequel il était devenu méconnaissable par sa liaison à d'autres éléments. Et de même nous montrons au malade, à propos de ses manifestations animiques non considérées comme morbides, que leurs motivations ne lui étaient qu'imparfaitement conscientes, qu'en elles ont agi conjointement d'autres motifs pulsionnels qui lui sont restés inconnus » (Sigmund Freud, « Les voies de la thérapie psychanalytique » (1919a), in *Œuvres Complètes*, vol. XV, Paris, PUF, 1996).

cette expression peut impliquer une ambition bien plus grande, car avec l'élargissement du champ qui s'offre à l'analyse, et la systématisation de l'outil analytique, on commence à songer à la totalisation de l'expression scripturale du monde.

Quel autre domaine restait-il encore à conquérir ? Il faudrait rappeler que l'élargissement du champ d'objet allait de pair avec son humanisation. L'analyse s'est appliquée à un objet de plus en plus humanisé. Autrefois, dans l'astronomie, on se contentait d'observer la nature telle qu'elle a été créée. Mais dès l'arrivée des sciences expérimentales, l'homme a affaire aux phénomènes qu'il a créés lui-même. Et maintenant, c'est l'homme lui-même qui entre dans la visée de l'analyse, en tant qu'il est lui-même « analytique ».

## 6. « *L'analytisation* » de l'être humain

Nous pouvons distinguer deux phases, corporelle et psychique, à cette découverte de l'homme analytique, dans le domaine de la médecine.

On connaît grâce à Foucault et à sa *Naissance de la clinique* les deux formes ultimes qu'a prises l'humanisation de l'analysable, d'abord les symptômes d'ores et déjà articulés en signes selon la structure linguistique, et puis la maladie qui s'offre à l'analyse, en tant qu'elle est elle-même « analyse », en ce qu'elle vient décomposer notre corps : « L'anatomie de Bichat fait bien plus que de donner un champ d'application objective aux méthodes de l'analyse ; il fait de l'analyse un moment essentiel du processus pathologique »<sup>52</sup>. Analyse dont la forme ultime n'est rien d'autre que la mort, que Foucault présente comme « la grande analyste » :

La vie, la maladie, et la mort constituent maintenant une trinité technique et conceptuelle. La vieille continuité des hantises millénaires qui plaçaient dans la vie la menace de la maladie, et dans la maladie la présence approchée de la mort est rompue : à sa place, une figure

52. Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1963, p. 132.

triangulaire s'articule, dont le sommet supérieur est défini par la mort. C'est du haut de la mort qu'on peut voir et analyser les dépendances organiques et les séquences pathologiques. Au lieu d'être ce qu'elle avait été si longtemps, cette nuit où la vie s'efface, où la maladie même se brouille, elle est douée désormais de ce grand pouvoir d'éclairement qui domine et met à jour à la fois l'espace de l'organisme et le temps de la maladie... Le privilège de son intemporalité, qui est aussi vieux sans doute que la conscience de son imminence, est pour la première fois retourné en instrument technique qui donne prise sur la vérité de la vie et la nature de son mal. La mort, c'est la grande analyste, qui montre les connexions en les dépliant, et fait éclater les merveilles de la genèse dans la rigueur de la décomposition : et il faut laisser le mot de *décomposition* trébucher dans la lourdeur de son sens. L'Analyse, philosophie des éléments et de leurs lois, trouve dans la mort ce qu'en vain elle avait cherché dans les mathématiques, dans la chimie, dans le langage même : un indépassable modèle, et prescrit par la nature ; sur ce grand exemple, le regard médical va désormais s'appuyer. Il n'est plus celui d'un œil vivant ; mais le regard d'un œil qui a vu la mort. Grand œil blanc qui dénoue la vie <sup>53</sup>.

Cette dernière conception marque la limite de l'analyse post-cartésienne ; elle offre, pour citer Foucault, « ce qu'en vain elle [l'Analyse] avait cherché dans les mathématiques, dans la chimie, dans le langage même », à savoir « un indépassable modèle, et prescrit par la nature ». Ainsi, ayant épuisé toutes les formes possibles de son autre, l'analyse s'applique maintenant à elle-même.

*L'analyse s'analyse* : cette formule réflexive, dans laquelle on pourrait résumer le point d'aboutissement de l'histoire post-cartésienne de l'analyse, nous révélera pourtant une autre dimension, lorsqu'elle est placée sous la lumière de l'analyse en tant que supposition, apportée, semble-t-il, par la psychanalyse.

L'homme est à analyser, en ce qu'il suit constamment le chemin de la décomposition, et sa consistance tient à la résistance à cette analyse mortifiante et mortelle. Cette vision que Foucault a attribuée à l'anato-

---

53. Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1963, p. 147.

mie pathologique<sup>54</sup>, est bien proche de celle qui a inspiré Freud et son « principe du plaisir ».

Si l'analyse, en tant que démarche épistémologique, s'applique mieux qu'aucun autre moyen à cet être analytique, c'est qu'elle permet de suivre aussi fidèlement que possible son processus « analytique ». Si ainsi c'est dans une sorte de *correspondance* qu'on pourrait chercher le bien-fondé de l'analyse, comme le fait d'ailleurs Foucault lui-même<sup>55</sup>, il reste à nous interroger sur l'origine de cet être analytique : pour que se déclenche le processus de la décomposition, il faut qu'il y ait une composition primordiale. Chez Bichat, ce serait « la vie » qui tient la place d'une telle composition, bien qu'elle n'ait plus pour lui une unité autonome, et que sa consistance ne s'affirme qu'à partir de la mort. Mais de toute façon, ce qui se décompose serait à situer au niveau corporel, à l'intérieur de l'objet lui-même. Or, qu'en est-il pour Freud et pour la psychanalyse ? Il n'est pas suffisant de dire qu'on se situe au niveau psychique, car la question reste entière de savoir comment on peut concevoir cet objet voué à la décomposition.

Il nous semble que Freud s'est posé cette question de composition primordiale, au niveau de la compulsion de répétition, incarnée tout

54. *Ibid.*, p. 182.

55. « Elle [l'anatomie pathologique] donnait pourtant à l'Analyse une valeur nouvelle et décisive, montrant, à l'inverse des cliniciens, que la maladie n'est l'objet passif et confus auquel il faut l'appliquer que dans la mesure où elle est déjà et par elle-même le sujet actif qui l'exerce impitoyablement sur l'organisme. Si la maladie est à analyser, c'est qu'elle est elle-même analyse ; et la décomposition idéologique ne peut être que la répétition dans la conscience du médecin de celle qui sévit dans le corps du malade » (*ibid.*, p. 131). La « répétition » n'exclut certes pas la possibilité de décalage entre ce qui répète et ce qui est à répéter, mais Foucault décrit comment elle a pu échapper aux yeux des pionniers de l'anatomie pathologique : « L'enthousiasme que Bichat et ses disciples ont tout de suite ressenti pour la découverte de l'anatomie pathologique prend là son sens : ils ne retrouvaient pas Morgagni par-delà Pinel ou Cabanis ; ils retrouvaient l'analyse dans le corps lui-même ; ils mettaient à jour, dans la profondeur des choses, l'ordre des surfaces ; ils définissaient pour la maladie un système de *classes analytiques* où l'élément de la décomposition pathologique était principe de généralisation des espèces morbides. On passait d'une perception analytique à des analyses réelles. Et tout naturellement Bichat a reconnu dans sa découverte un événement symétrique à celle de Lavoisier [...]. La méthode de la nouvelle anatomie est bien, comme celle de la chimie, l'analyse : mais une analyse détachée de son support linguistique, et définissant la divisibilité spatiale des choses plus que la syntaxe verbale des événements et des phénomènes » (*ibid.*, pp. 132–133).

d'abord par le retour insistant de l'imago de l'autre dans le transfert. L'autre, porteur par nature du stimulus, est essentiellement réfractaire au principe du plaisir, alors que c'est de lui que dépend l'institution même du système régi par le principe du plaisir<sup>56</sup>. Ce véritable « au-delà » du principe de plaisir, cet autre qui n'est pas seulement toléré, mais même demandé, exigé comme tel pour le règne du plaisir, s'avère aussi énigmatique qu'il est irréductible, de telle sorte que, pour le cerner plutôt que de l'expliquer, Freud n'avait d'autres choix que d'adopter la stratégie de l'*advocatus diaboli*<sup>57</sup>, de se référer à la biologie qui rapporte le fait du rajeunissement observé chez certains animalcules au contact de l'autre<sup>58</sup>, et finalement au mythe d'Androgyne, où l'apparition de l'autre désiré est expliquée par la section d'une unité primordiale que formaient originellement deux sexes<sup>59</sup>.

Si Freud introduit ce mythe en tant que mythe et rien d'autre, c'est que pour lui, une telle unité primordiale n'a jamais pu prétendre à une existence de fait<sup>60</sup>. L'unité primordiale telle que nous la présente le

---

56. Freud fondait toujours le principe de plaisir sur la notion d'énergie, énergie que l'appareil psychique tend toujours à décharger, pour maintenir le niveau d'énergie au plus bas. Tandis que ce principe est introduit pour expliquer des phénomènes psychiques, il a besoin d'être expliqué à son tour, quant à sa genèse. Lorsque Freud est venu à cette question sur « l'au-delà » du principe du plaisir, il cherche une réponse à la biologie de l'époque, et surtout à l'une de ses observations, selon laquelle la vie solitaire aboutit inévitablement à son extinction, alors que la vie à deux, la présence de l'autre est toujours la source du stimulus et peut causer la revivification. C'est donc par la voie de l'énergétique et de la biologie, que Freud a introduit la dimension intersubjective dans le problème de l'être analytique.

57. Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *Œuvres Complètes*, tome XV, 2<sup>e</sup> édition, Paris, PUF, 2002, p. 333 [63–64]. Voir notre chapitre 8, p. 146.

58. Cf. « [S]i les animalcules, à un moment où ils ne montrent encore aucune modification par vieillissement, peuvent fusionner deux à deux, « copuler » – pour, après un certain temps, se séparer de nouveau –, ils restent épargnés par la vieillesse, ils ont été « rajeunis » (Freud, *op. cit.*, p. 321).

59. Il s'agit du mythe raconté par Aristophane dans le *Banquet* de Platon : L'homme et la femme ne formaient jadis qu'un seul et même être, mais cet être étant trop fier de sa perfection, Zeus a jugé bon de le séparer en deux sexes opposés, dont l'un est toujours à la quête de l'autre, espérant retrouver l'unité primordiale à jamais perdue (cf. *ibid.*, pp. 331–332).

60. Ainsi que ce dieu séparateur, qui n'est en quelque sorte que l'image inversée de Dieu de Leibniz, garant de l'harmonie préétablie.

mythe d'Androgyne, est le produit d'une interprétation rétrospective, après-coup, de l'ouverture à l'autre et par l'autre, si difficile à articuler et même à maintenir comme telle.

C'est ce moment indépassable de la subjectivité humaine, soit la présence principielle de l'autre, qui est formateur de cette composition primordiale. Son institution n'est pourtant pas à articuler en termes de *décomposition*, pour autant que ce mot présuppose une composition encore antérieure, qui serait en l'occurrence celle de deux Androgynes. Comment peut-on alors concevoir cette autre dimension de l'être analytique ?

L'apport de Lacan sur ce point consiste à avoir articulé ce moment en promouvant l'autre moment de l'opération analytique, qui est plus ou moins tombé dans la désuétude : *la supposition*. C'est en cela que la pensée lacanienne occupe une place à part dans l'histoire de l'idée d'analyse, où nous pouvons constater deux moteurs essentiels du renouvellement de sa configuration notionnelle, qui sont *la transposition* et *la transmission*.

En effet, l'histoire de l'idée d'analyse est scandée par ses transpositions successives dans une discipline étrangère, dont chacune constitue pour elle l'occasion de réorganiser son champ d'objet et de découvrir sa nouvelle dimension. De la géométrie à la logique (Aristote), à l'algèbre (Viète), à la philosophie (Descartes), à la physique (les savants du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, dont Newton), et à la médecine (Bichat), l'analyse se propose non seulement comme supposition mais aussi comme décomposition ; elle permet de surmonter la distinction aristotélicienne du continu et du discontinu ; elle se généralise, elle quitte le terrain des objets proprement mathématiques, pour se redéfinir comme « méthode » indispensable à toute recherche de la vérité, et introduire cette nouvelle forme de décomposition qui est celle du connu et de l'inconnu ; elle ouvre la perspective de l'articulation scripturale du champ d'objet, qui ne cesse de s'élargir, et elle se retrouve enfin dans l'objet même qu'elle aborde.

Dans cette série de transpositions notionnelles, Freud s'inscrit par sa théorie de la libido et des pulsions, en tant qu'elle transpose le jeu de la vie et de la mort, telle qu'elle a été articulée par Bichat, au niveau du psychique et sous une forme énergétique. Cela nous invite à consi-



dérer que la psychanalyse, avec le principe de plaisir et son au-delà, définit une nouvelle forme de l'analyse, en tant qu'elle implique « l'analytisation » de l'objet psychique. Ce que Lacan a fait à la suite de cette transposition freudienne de l'analyse, c'est finalement d'en tirer les dernières conséquences, en replaçant l'énergétique freudienne dans un autre contexte, qui est celui de la « gnoséologie ». C'est là le sens, semble-t-il, des discussions qu'il a engagées dans sa Thèse de médecine.

Nous avons déjà analysé ce texte de 1932<sup>61</sup> ; nous n'en retenons ici qu'un seul point, qui nous semble avoir une valeur décisive dans cette perspective. Pour Lacan de l'époque, la contribution majeure de Freud à l'approche scientifique de l'objet psychique, consiste à avoir proposé la théorie de la libido, et avec cela le déterminisme proprement psychique, fondé sur le désir, que Lacan appellera « psychogénie »<sup>62</sup>. Mais ce désir de l'autre qui fonde la consistance de l'objet psychique, d'où vient-il ? La réponse de Lacan a de quoi étonner, puisqu'il fait dépendre explicitement la constitution de l'objet psychique, de ce qu'il appelle « postulat » du désir. Qu'il y ait du désir chez l'autre, en l'occurrence les sujets observés, les patients, ou plus simplement, que l'autre veuille, que l'autre apparaisse comme voulant, cette présence de l'autre désirant n'est pas un fait, mais elle relève d'un postulat constitutif d'une science, postulat qui est selon lui « indémontrable en effet et demandant un assentiment arbitraire »<sup>63</sup>. Cela revient à affirmer que si l'autre apparaît comme désirant, c'est parce que nous le voulons ainsi. Autrement dit, l'énergie libidinale n'est pas quelque chose qui soit là dans l'objet, mais elle n'apparaît qu'en réponse au désir du savoir de l'observateur. L'être « analytique » au sens de *décomposition* de l'objet n'est plus autonome, mais il est d'ores et déjà impliqué dans une visée « scientifique », qui est essentiellement « analytique » au sens cette fois de *supposition*.

Lacan remarque par ailleurs que ce moment de pure supposition se

61. Voir notre chapitre 1.

62. Dans la bibliographie de sa Thèse, nous ne trouvons comme œuvres de Freud ni *L'Interprétation des rêves*, ni *Le Trait d'esprit*, encore moins ses écrits techniques, mais quelques articles sur la paranoïa et des travaux métapsychologiques.

63. Jacques Lacan, *La psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Ed. du Seuil, 1976, p. 314. Voir notre chapitre 1.

retrouve dans la psyché qu'il s'agissait alors de connaître, à savoir chez les paranoïaques, sous la forme du délire qui concerne le plus souvent l'intention de l'autre. L'être *analytique* de l'objet psychique que Freud a mis en valeur par la transposition de l'être *analytique* de l'objet corporel, n'est plus à entendre en ce sens que cet objet psychique ne fait que suivre son penchant naturel à la décomposition. Le processus où il s'engage n'est nullement aveugle, mais il est lui-même propulsé par un certain désir du savoir qui implique un moment de supposition. De même que le psychiatre exige le principe de l'identification et son incarnation dans l'énergie, pour rendre l'autre compréhensible, ainsi le paranoïaque a besoin du délire, sans lequel son histoire personnelle perdrait toute cohérence. Le médecin ainsi que le paranoïaque se vouent à la connaissance de l'autre par son vouloir, et il est bien possible que la connaissance qu'en a l'un ne soit pas plus assurée que celle de l'autre ; tous les deux se fondant sur ce moment « arbitraire » et « indémontrable » du postulat du désir.

La théorie dite de « la connaissance paranoïaque » n'est que la conséquence de cette généralisation du moment de supposition.

Et pourtant, il faut souligner que Lacan n'a pas tout de suite remarqué la portée de cette reconfiguration notionnelle de l'analyse encore implicite dans sa thèse ; il ne l'a réalisée qu'après-coup, lorsqu'aux alentours des années 50, il a commencé à se pencher sur *la transmission* de la psychanalyse, et à s'en charger effectivement dans la forme du séminaire. Et comme dans les efforts des premiers enseignants de Polytechnique, la poursuite de la consistance théorique à l'intérieur d'une discipline en vue de son autonomisation, sous quelle expression qu'on veuille la comprendre, peut ouvrir une nouvelle perspective où se posent des questions qui n'ont pu se formuler auparavant, comme on le constate dans le développement de la géométrie analytique au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>64</sup>. C'est le cas aussi de la psychanalyse en France vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Lacan a voulu instaurer une perspective théorique qui permettrait d'ordonner l'apport des travaux à la fois freudiens et post-freudiens. Jusque-là, l'analyse avait été principalement l'affaire du sujet scienti-

64. Chikara Sasaki, *Kagakukakumei no rekishikôzô [La structure historique de la révolution scientifique]*, op. cit., pp. 270-271.

fique ; l'analytisation de l'objet à analyser n'a été pleinement assumée qu'en 1957, lorsque Lacan reconnaît le moment de supposition au point de départ de la dialectique précœdipienne.

En parlant de l'apparition du « phallus imaginaire » introduit alors au titre d'un *x*, d'une *cosa*, d'une « chose »<sup>65</sup> inconnue qui est désirée par elle, Lacan affirme que cette existence du phallus constitue un postulat, en soulignant qu'il s'agit là d'un saut théorique :

Le phallus imaginaire est le pivot de toute une série de faits qui en exige le postulat. Il faut étudier ce labyrinthe où le sujet habituellement se perd, et peut même venir à être dévoré. Le fil pour en sortir est donné par le fait que la mère manque de phallus, que c'est parce qu'elle en manque qu'elle le désire, et que c'est seulement en tant que quelque chose le lui donne, qu'elle peut être satisfaite<sup>66</sup>.

Si, comme dit Lacan, l'existence du phallus imaginaire n'est pas « à déduire de quoi que ce soit qui prenne son origine dans une disposition physiologique quelconque »<sup>67</sup>, s'« il nous faut maintenant faire un *jump* »<sup>68</sup> pour arriver à la supposition de son existence, il reste encore à savoir par qui et dans quelle direction, car c'est là que subsiste une certaine ambiguïté.

Le saut en question est destiné à une récurrence, puisque notre saut à nous se retrouve chez l'autre également. Nous supposons l'autre supposant l'autre, en tant qu'il est à son tour capable de supposer l'autre supposant l'autre, et ainsi de suite. Mais à la différence du *projet* existentialiste, ce saut imaginaire ne peut être réalisé qu'*en arrière*, puisque chaque fois il s'agit pour lui de trouver ce qu'il a été un instant avant. (On pourrait évoquer le tableau de Magritte, où un homme contemple dans la glace sa propre silhouette de dos (*La reproduction interdite* (1937)). Il en résulte donc une structuration récurrente de la situation analytique, où prennent place non seulement l'objet mais aussi le sujet

---

65. Le terme « chose » fut souvent utilisé dans l'algèbre des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles pour désigner « l'inconnue ». (Cf. Boyer, *A History of Mathematics, op. cit.*)

66. S.IV, p. 190, séance du 27 février 1957.

67. *Loc. cit.*

68. *Ibid.*, p. 189.

de l'analyse, que Lacan avait tenté d'articuler en termes du « temps logique ».

Si donc l'être de l'autre impliqué dans cette situation, mérite d'être qualifié d'« analytique », c'est surtout au sens de *supposition* ; c'est cette supposition qui tient lieu de la composition primordiale sous une forme intersubjective, pour autant qu'elle est là pour soutenir la présence de l'autre et maintenir ce lien social primitif. Si toutefois cette supposition comporte en même temps le moment de *décomposition*, c'est qu'elle est d'autant plus fragile qu'elle dépend du postulat du désir, ou de ce désir du désir avant la lettre <sup>69</sup> et que ce désir du désir au niveau épistémologique n'est pas dispensé du sort commun des mortels, de telle sorte que la supposition en question est sujette à tout moment à une remise en cause, qui coûte pour le sujet l'éloignement ou même la disparition de l'autre, dont nous pouvons trouver les manifestations les plus extrêmes dans l'expérience psychotique, telle qu'elle est rapportée dans le cas du Président Schreber.

C'est d'abord dans l'absolu que le sujet s'en trouve réduit à supposer la présence désirante de l'autre. Pour autant qu'il la suppose au-delà de toute liaison, et par conséquent hors de toute saisie possible, sa supposition constitue le moment de la véritable *aliénation* où l'instance proprement subjective est à peine discernable, puisqu'il n'a pas d'autre choix et qu'en choisissant, le sujet ne peut pas ne pas choisir. Pour que le sujet *se* reconnaisse comme tel, il faut un minimum d'écart, un minimum de *séparation* d'avec cet horizon de l'immanence absolue, qui est vécue d'abord dans la manie provoquée par la découverte d'une percée dans une première situation aporétique devant l'Autre capricieux, et puis dans cette position dépressive où la présence écrasante de l'Autre tout-puissant en tant qu'il peut désirer n'importe quoi, contraste avec l'impuissance du sujet qui n'en sait rien de l'objet de son désir. Il s'ensuit que la supposition de l'autre, ce cordon ombilical qui nourrit tout le savoir ultérieur tout en constituant son point scotomisé, ne se reconnaît qu'au moment pour ainsi dire de la « sup-position » subjective, au sens de « mettre en bas », de la chute ou du désarmement. C'est ce qui arrive lorsque le sujet, las d'être suspendu à la promesse qui n'est jamais tenue

---

69. Voir notre chapitre 1, p. 17.

de « Tout » signifier, et incapable de persévérer dans la demande aveugle, finit par se contenter de conter/compter<sup>70</sup> « Un » signifiant, qui a beau être aussi grand qu'on le veut, puisque c'est là que se relance le procès infini de la demande. Cet « Un » signifiant, qui advient corrélativement à la finitude subjective, se trouve toujours hâtif et précoce, par rapport à ce qui aurait pu venir à l'éclosion. *Wo Es war, soll Ich werden*. « Là où ç'était, le Je dois advenir » : on serait tenté d'y ajouter « hélas », car avant d'être une profession de foi psychanalytique, cette formule est le constat moderne du destin des mortels.

Il nous faudrait faire ici une distinction essentielle : assumer ce destin pourrait être reconnaître l'*Ab-Grund* ou sans-fond du saut initial et renoncer à toutes tentatives de se rapporter à l'Autre. Se taire. En fait, le sujet ne se laisse pas glisser sur cette pente à la désagrégation subjective, mais il y résiste. Il y a une certaine dynamique subjective, qui fait que le sujet s'arrête devant la conséquence ultime de cette assumption, pour se retourner vers l'Autre ; nous l'avons montré dans l'examen de la notion psychanalytique de « symptôme »<sup>71</sup>. Au lieu d'abandonner la supposition, le sujet est invité à la reformuler. C'est ce que nous avons articulé dans notre reconstitution de l'Œdipe et dans notre analyse du tragique, en tant qu'il constitue son « au-delà »<sup>72</sup>. Autrement dit, nous pouvons y constater sinon l'omniprésence, du moins *la persistance* de l'analyse au sens de supposition. Et il nous semble possible de repérer le dernier avatar de cette analyse qui, ayant survécu à chaque impasse et à chaque transposition, entre maintenant dans la situation proprement psychanalytique, sous la forme du *sujet supposé savoir*<sup>73</sup>, que

70. Cette homonymie qu'on peut d'ailleurs fonder étymologiquement est chère à Lacan, qui voit une homologie essentielle entre les structures du nombre et du langage.

71. Voir notre chapitre 10.

72. Voir nos chapitres 5 et 8.

73. Nous repérons l'occurrence la plus précoce de cette notion dans son séminaire sur le transfert, dans une forme légèrement différente de celle qui est proposée dans la suite, à savoir, sujet supposé avoir une certaine « science ». Cf. « Voici un homme, le psychanalyste, de qui l'on vient chercher la science de ce que l'on a de plus intime – c'est bien là l'état d'esprit dans lequel on l'aborde communément – et donc de ce qui devrait être d'emblée supposé lui être le plus étranger. Et pourtant, en même temps, voici ce que nous rencontrons au départ de l'analyse – cette science, il est supposé l'avoir. [I] Nous définissons ici la situation en termes subjectifs, je veux dire dans la disposition de celui

l'analysant, en transfert, met à la place de l'analyste<sup>74</sup>. Cet être de l'analyste en tant qu'il a une certaine science demandée par l'analysant, est par définition « analysable », cette fois au sens de décomposition ; l'analyste n'est pas plus capable d'occuper cette place que les parents, cet

---

qui s'avance comme le demandeur » (S.VIII, pp. 83–84, séance du 14 décembre 1960). Au début du séminaire de l'année suivante, *L'Identification*, nous voyons que la notion de « sujet supposé savoir » qui est au centre même de l'entreprise proprement psychanalytique, est situé à la limite du discours philosophique : « il n'a jamais été, dans la lignée philosophique qui s'est développée à partir des investigations cartésiennes dites du *cogito* [...] qu'un seul sujet que j'épinglerai, pour terminer, sous cette forme : le sujet supposé savoir. Il faut ici que vous pourvoyiez cette formule du retentissement spécial qui, en quelque sorte, porte avec lui son ironie, sa question, et remarquez qu'à la reporter sur la phénoménologie et nommément sur la phénoménologie hégélienne, la fonction de ce sujet supposé savoir prend sa valeur d'être appréciée quant à la fonction synchronique qui se déploie en ce propos : sa présence toujours là, depuis le début de l'interrogation phénoménologique, à un certain point, un certain nœud de la structure, nous permettra de nous déprendre du déploiement diachronique censé nous mener au savoir absolu. [/] [A]rrêtons-nous [...] d'attribuer ce supposé savoir, comme savoir supposé, à qui que ce soit, mais surtout de nous garder de supposer, *subjicere*, aucun sujet au savoir. Le savoir est intersubjectif, ce qui ne veut pas dire qu'il est le savoir de tous, mais qu'il est essentiel de le maintenir comme tel : l'Autre n'est pas un sujet, c'est un lieu auquel on s'efforce, depuis Aristote, de transférer les pouvoirs [savoir] du sujet. [...] L'Autre est le dépotoir des représentants représentatifs de cette supposition de savoir, et c'est ceci que nous appelons l'inconscient, pour autant que le sujet s'est perdu lui-même dans cette supposition de savoir » (S.IX, séance du 15 novembre 1961).

74. Cf. « Dès qu'il y a quelque part le sujet supposé savoir, [...] il y a transfert. Qu'est-ce qui signifie l'organisation des psychanalystes, avec ce qu'elle confère de certificats de capacité? – sinon qu'elle indique à qui on peut s'adresser pour représenter ce sujet supposé savoir. Or, il est certain, de la connaissance de tous, qu'aucun psychanalyste ne peut prétendre représenter, de façon si mince soit-elle, un savoir absolu. C'est pourquoi, en un sens, on peut dire que celui à qui l'on peut s'adresser, il ne saurait y en avoir, s'il y en a un, qu'un seul. *Ce un seul* fut, de son vivant, Freud. Le fait que Freud, concernant ce qu'il en est de l'inconscient, était légitimement le sujet qu'on pouvait supposer savoir, met à part tout ce qu'il en fut de la relation analytique, quand elle a été engagée, par ses patients, avec lui. [...] La fonction, et du même coup, sa conséquence, le prestige, si je puis dire, de Freud, sont à l'horizon de toute position de l'analyste. Elles constituent le drame de l'organisation sociale, communautaire, des psychanalystes. » : « Qui, de ce sujet supposé savoir, peut se sentir pleinement investi? Là n'est pas la question. La question est d'abord, pour chaque sujet, d'où il se repère pour s'adresser au sujet supposé savoir. Chaque fois que cette fonction peut être, pour le sujet, incarnée dans qui que ce soit, analyste ou pas, il résulte de la définition que je viens de vous donner que le transfert est d'ores et déjà fondé » (S.XI, pp. 210–211, séance du 1er juin 1964).

autre imaginaire dont la toute-puissance a été jadis vécue par le jeune sujet comme leur omniscience. De même que le constat de son ignorance : « il ne savait pas . . . » qui est venu mettre fin à leur omniscience supposée (ce qui a une valeur hautement castrative, dit Lacan)<sup>75</sup>, ainsi l'analyste, atteint par la possible tromperie<sup>76</sup>, qu'elle soit la sienne ou celle de l'analysant, et impliqué de ce fait même dans le jeu de l'amour, finira par être destitué<sup>77</sup> de cette position, où l'analysant ne trouvera

75. Lacan commente longuement cet exemple de « rêves absurdes » que Freud analyse dans *L'Interprétation des rêves* (Sigmund Freud, *Œuvres Complètes*, vol. IV, Paris, PUF, 2004, pp. 478–479 [432–433]), en le reformulant comme « il ne savait pas qu'il était mort », et en y distinguant les deux niveaux de l'énoncé et de l'énonciation : « Il est tout à fait clair que ce que nous avons mis en évidence en écrivant le « il ne savait pas qu'il était mort » est quelque chose assurément de tout à fait fondamental. Dans le rapport à l'Autre, A en tant que tel, l'ignorance où est tenu cet Autre d'une situation quelconque est quelque chose d'absolument originel. Vous le savez bien puisqu'on vous apprend même que c'est l'une des révolutions de l'âme enfantine, que le moment où l'enfant – après avoir cru que toutes ses pensées (« toutes ses pensées », c'est quelque chose qui doit toujours nous inciter à une grande réserve, je veux dire que les pensées, c'est nous qui les appelons ainsi; pour ce qui est vécu par le sujet, les pensées, c'est « tout ce qui est »), « tout ce qui est » est connu de ses parents, ses moindres mouvements intérieurs sont connus – s'aperçoit que l'Autre peut ne pas savoir. Il est indispensable de tenir compte de cette corrélation du « ne pas savoir » chez l'Autre, avec justement la constitution de l'inconscient : l'un est en quelque sorte l'envers de l'autre et, peut-être, c'est son fondement. Car en effet cette formulation ne suffit pas à les constituer » (S.VI, séance du 4 mars 1959).

76. « Le corrélatif du sujet n'est plus maintenant de l'Autre trompeur, il est de l'Autre trompé. [...] Ce que le sujet craint le plus, c'est de nous tromper, de nous mettre sur une fausse piste, ou plus simplement que nous nous trompions » (S.XI, p. 37, séance du 29 janvier 1964). La dimension exempte de cette tromperie, c'est l'angoisse, car « l'angoisse est ce qui ne trompe pas » (S.X, séance du 19 décembre 1962). Mais c'est la tromperie qui ouvre précisément la dimension de l'amour. Cf. « Mais, avouez que s'il y a un domaine où, dans le discours, la tromperie a quelque part chance de réussir, c'est assurément l'amour qui en donne le modèle. Quelle meilleure manière de s'assurer, sur le point où on se trompe, que de persuader l'autre de la vérité de ce qu'on avance ? N'est-ce pas là une structure fondamentale de la dimension de l'amour que le transfert nous donne l'occasion d'imager ? A persuader l'autre qu'il a ce qui peut nous compléter, nous nous assurons de pouvoir continuer à méconnaître précisément ce qui nous manque. Le cercle de la tromperie, en tant qu'à point nommé il fait surgir la dimension de l'amour – voilà qui nous servira de porte exemplaire, pour la prochaine fois en démontrer le tour. » (S. XI, p. 121, séance du 15 avril 1964).

77. La « destitution » est le mot-clef pour articuler ce qui est censé se produire à la fin de l'analyse. Cf. « Proposition sur le psychanalyste de l'école », in *AE* 249 sqq.

plus qu'un rien, que Lacan définit comme « objet *a* ». En bref, il nous semble possible de distinguer dans la psychanalyse telle que Lacan l'a reformulée, ces deux phases « analytiques » de supposition et de décomposition, qui se traduisent respectivement dans la demande subjective par où le sujet tend à maintenir son rapport à l'Autre et dans la destitution du psychanalyste de la position du sujet supposé savoir.

Cette conception de la psychanalyse, issue de la prise en compte de « l'analytisation » de l'objet à analyser depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, et cristallisée autour de la notion de « sujet supposé savoir », a-t-elle été l'apport ultime de la réflexion lacanienne dans l'histoire de l'idée d'analyse ? Les conditions dans lesquelles elle a été élaborée nous ont invités à la comparer à la « Révolution analytique » dans la géométrie analytique du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette autre révolution analytique aurait ouvert un nouvel horizon problématique à travers et par rapport au système qu'elle propose et à la tâche de sa transmission. L'examen détaillé de cet horizon, conditionne donc toute réponse possible à la question d'un éventuel changement de sa définition de l'analyse. Mais nous le réservons pour notre future investigation.